

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR:

ANDRÉ MALRAUX. (1^{er} Novembre 1901- 23 Novembre 1976)

André Malraux, dans sa petite ville de Bondy, entre sa mère Berthe et sa grand-mère, Adrienne; son père, son grand héros absent, dans sa petite cuisine, au-dessus de l'épicerie, au 18 Quai de la Gare, adresse prémonitoire, rêve sans doute à ces grands voyages qu'il allait entreprendre de par le monde.

Il allait devenir cet «homme sans frontières qui voyage beaucoup» comme disait si bien de Gaulle.

À l'égal de Pierre Galante, nous pouvons crier: «Sa vie est un roman», car le plus ardent des romans, le plus tragique, le plus fertile en aventures, c'est sa vie.

Ce sont les premiers pas de l'aventure d'un révolté. Il allait épouser tous les grands faits historiques qui ont parcouru le XX^{ème} siècle. Avec une précision instinctive avec l'Histoire, il ne va jamais manquer un seul des rendez-vous avec les événements historiques de son temps. Dans les cinquante années cruciales des différents bouleversements qui vont transformer le XX^{ème} siècle, on le trouve toujours présent aux endroits où la comparaison des mondes et des cultures, pouvait lui faire découvrir et comprendre sa quête.

Il va devenir le chantre de la liberté, personnifiée dans sa lutte personnelle, physique et intellectuelle, toujours en prise directe avec le monde.

De la révolution chinoise à la révolution espagnole, de la montée des fascismes à la délivrance de Strasbourg, «Témoin du XX^{ème} siècle, Malraux a toujours été familier de l'heure où s'écrit l'Histoire, l'heure entre chien et loup où se décident les batailles, où se meuvent les grands hommes»

Fuyant son passé, sa jeunesse, «(...) lui qui n'aimait pas se souvenir et qui tous les matins arrache de son agenda la page de la veille», après maintes aventures dans l'édition, fournisseur de livres rares et introuvables chez René-Louis Doyon, Directeur des Éditions du Sagittaire, va effectuer ses premiers pas dans l'aventure de l'esprit à la Revue Action, revue de gauche, anarchisante.

Il sortira des bibliothèques pour s'investir dans sa prodigieuse destinée grâce à l'aide de Clara Goldschmidt, sa première femme: «Sans vous, lui dira-t-il un jour, je n'aurais jamais été qu'un rat de bibliothèque».

Le temps des armes est amorcé.

Tout d'abord, pour son tout premier rendez-vous, ce grand révolté est sollicité par l'Histoire, dans les ruines d'Angkor, aventure qu'il raconte dans la Voie Royale, Prix Interallié en 1930. Ensuite, l'Indochine, puis l'Indochine Enchaînée, journaux qu'il dirige en 1925 et 1926, afin de lutter contre les privilèges des chiens de garde du colonialisme. C'est dans ces pages que Malraux fait écho d'un incontestable mouvement de libération en Chine. Il en fera aussi la relation dans Les Conquérants.

Ruiné, et impuissant dans cette bataille inégale, il revient en France. Sur le bateau du retour il rédige les premières pages de La Tentation de l'Occident. Inspiré par son aventure Indochinoise, il écrira aussi un des plus beaux romans du XXème siècle, la Condition Humaine, Prix Goncourt en 1933. Il a trente-deux ans.

Après son expédition afin de retrouver les ruines de la capitale de la Reine de Saba, dont il fera le récit quelques années plus tard dans les Antimémoires, ce rebelle va enclencher son véritable destin, dans sa lutte contre le fascisme, contre toutes les dictatures. «Quand j'ai écrit ce que j'ai écrit et qu'il y a le fascisme quelque part, on se bat contre le fascisme» dira-t-il à Roger Stéphane, en 1945.

Malraux leva les yeux vers l'Allemagne, écouta le son des bottes, le matin du 30 janvier 1933 frappant le pavé de Berlin, quand les nazis prennent le pouvoir dans cette ville. Il a compris, dès cet instant, par son sens de l'anticipation historique, de la confrontation des civilisations et la comparaison des mondes, des cultures, que le sort sombre et funeste de l'Europe et de l'homme se spéculait, et que «le fascisme allemand étendait sur l'Europe ses grandes ailes noires».

Dès cet instant il s'engage dans ce combat qui lui prit neuf années de présence physique dans les pays menacés; tout d'abord l'Espagne et ensuite, son propre pays, la France.

Mais auparavant, il se lance, dans la lutte avec les mots. Il associe toujours les mots à l'engagement physique.

En Mars 1933, il prend la parole devant l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, où déjà il pronostique la guerre qui adviendra en Europe. Ce sera en Juin 1934, au Congrès des écrivains qui se tiendra à Moscou, où cet «écrivain révolutionnaire», lucide devant l'Histoire, comprend qu'il aura besoin des communistes pour lutter contre le fascisme.

Le soir du samedi 18 juillet 1936, André et Clara, sa deuxième femme, se trouvaient au théâtre. Pierre Cot, le ministre de l'Air, les informa qu'un soulèvement militaire venait d'éclater au Maroc espagnol, un pronunciamiento de quelques officiers supérieurs contre le gouvernement républicain de Madrid.

Effectivement, dans la nuit du Vendredi 17 Juillet au Samedi 18 Juillet 1936, les troupes du Maroc espagnol se soulèvent sous le commandement du Général Franco. La guerre civile espagnole, qui allait ravager le pays pendant trois longues années, éclate. Ce conflit opposa le camp des Nationalistes, les Franquistes, qui comprenaient des Républicains Conservateurs, des Monarchistes et des Phalanges Nationalistes de José Antonio Primo de Rivera, à celui des Républicains, les Rouges, qui réunissaient des Communistes, des Socialistes, des Républicains laïcs et des Anarchistes.

L'état de guerre déclarée depuis cinq heures du matin, en ce jour du 18 juillet 1936, va toucher toute l'Espagne, en ces termes:

" Vous tous qui avez l'amour sacré de l'Espagne ... Vous tous qui dans les rangs de l'armée, de la flotte, avez juré de servir la Patrie, jusqu'à la mort, le pays vous appelle à sa défense ... Pour nous abandonner l'Espagne aux ennemis de la Patrie, lâchement et traîtreusement, sans lutter, sans résister? Non, laissons cela aux traîtres. Pas à nous, qui avons juré de la

défendre."

Dès les premiers instants, André Malraux réagit promptement, comme à son habitude devant des événements si graves, ressentis précédemment, dans ses déplacements en Espagne.

Le 17 Mai 1936, Malraux est envoyé à Madrid en mission officielle en tant que représentant de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture. Il avait transmis les salutations fraternelles du Front Populaire français aux écrivains et leaders politiques du Frente Popular qui avaient été portés au pouvoir par les partis de gauche aux élections de février 1936.

Quelques jours après, le 22 Mai 1936, les trois représentants du Front Populaire français : Cassou, Lenormand, Malraux, furent reçus par le président Manuel Azaña. Ils parlèrent de la crise que vivait l'Espagne, où pas un jour ne se passait sans que des fusillades éclatent entre militants de gauche et monarchistes ou nationalistes. Ils furent ensuite conduits au Club Ateneo de Madrid où Malraux prononça un discours agressif mais lucide, dirigé contre les intellectuels enfermés dans leur rêves: «Nous savons que nos différends avec les fascistes, il faudra un jour les résoudre avec des mitrailleuses ».

Le 21 Juillet 1936, il se rend, à nouveau en Espagne, au bon vouloir du destin. C'est seulement en approchant de l'aéroport de Barajas, à l'est de Madrid, qu'ils surent avec certitude que Madrid n'était pas tombée.

Deux jours plus tôt, on avait informé Madrid du voyage de Malraux, en termes très élogieux. Malraux, président du Comité mondial contre la guerre et le fascisme, était « un des personnages les plus éminents de l'antifascisme mondial et venait à Madrid pour offrir de l'aide aux courageux combattants espagnols ».

À cause de ses nombreux déplacements en Espagne, il avait acquis de sérieuses certitudes.

Il était convaincu que l'aviation allait jouer un rôle capital dans les conflits à venir. Pour cette raison, il s'était porté volontaire. Il avait une perception

visionnaire, de cette guerre, laquelle, d'après lui, serait surtout gagnée par l'arme aérienne. L'idée avait été développée dans les livres de Giulio Douhet, un aviateur italien.

Il savait, de source sûre que Hitler et Mussolini allaient envoyer leurs escadrilles, afin d'aider les troupes de Franco. La Guerre Civile espagnole allait être le terrain d'expérimentation, le premier acte de cette tragédie qui allait se jouer dans toute l'Europe.

Il savait aussi que le 19 juillet, les quelques pilotes et leurs avions, restés fidèles au gouvernement, étaient tombés aux mains des insurgés.

Malraux ne mit pas longtemps à comprendre que des officiers de l'armée de l'air, restés fidèles à la République, avaient joué un rôle capital dans la défense des trois principaux aéroports de Madrid et la reddition de plusieurs casernes rebelles.

Avec toutes ces informations, le Lundi 20 Juillet 1936, Malraux repart avec une responsabilité à sa hauteur, trouver en France des avions pour défendre et soutenir la liberté.

Tout d'abord, il commence à chercher de l'aide avec des mots.

Le 30 Juillet, salle Wagram, avec plusieurs représentants des Fronts populaires d'Espagne et de France, Malraux, le plus attendu, afin de récolter de l'aide pour la cause espagnole, transmet ses impressions générales sur ce qui se passait en Espagne.

Il insistait sur le fait que cet événement était unique dans l'histoire des révolutions parce qu'il opposait pour la première fois une armée populaire à l'armée professionnelle qui, elle, aurait dû être le défenseur de la nation.

Ensuite, il sut convaincre Léon Blum qui avait reçu un télégramme du Premier Ministre espagnol José Giral lui demandant des armes et des avions. Il s'emploiera à satisfaire cette demande, y compris après la signature du traité de

non-intervention. Si officiellement, l'embargo est respecté, les autorités françaises ferment les yeux sur le trafic d'armes qui s'organise. L'aide clandestine est cautionnée par des membres du cabinet Blum, le radical Pierre Cot, et Jean Moulin, l'un de ses adjoints. Au 9 Août 1936, 70 avions civils et militaires avaient été ainsi livrés, et quelque 124 au total au cours du second semestre.

Ils rendirent des services inestimables pendant les premières semaines de la guerre civile.

A. Malraux retourna à nouveau en Espagne, cette fois-ci sous l'uniforme de combattant.

Plusieurs journaux saluèrent cette initiative :

«C'est un belligérant de qualité exceptionnelle qui est venu nous apporter l'appui de sa solidarité morale et le soutien spirituel de sa présence. Sa mission n'est pas un message de paix mais de guerre. Malraux est un autre combattant qui demande à prendre place dans la bataille.»

«Nous avons eu parmi nous, et il va bientôt revenir, la personnalité la plus combative, la plus remarquable, la plus éclairée de la jeune littérature de France. »

C'est avec ces avions qu'il va former et commander l'«Escadrille España», rebaptisée, Escadrille André Malraux».

Pendant plusieurs mois, il va engranger l'espoir de tous ces volontaires hétéroclites, qu'il avait rassemblé. Certains, des antifascistes sincères qui firent preuve d'un héroïsme sans limites et les autres de simples mercenaires, attirés uniquement par l'appât du gain, qu'il aida dans la lutte, jetant les bombes à la main, parcourant les cieux hostiles lors de missions chaotiques, toujours suicidaires, commandé par celui qui n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un avion et qui ne savait pas piloter.

Les mots de André Ségnaire, mettent en évidence la volonté de Malraux :

«Malraux n'a jamais été un militaire qui commandait. Tout le monde lui obéissait parce qu'il avait beaucoup de prestige et puis parce que les gens qui étaient là l'avaient voulu». Il n'avait pas besoin d'ordres, l'héroïsme et la mission de Malraux en Espagne était celle de leur insuffler les mêmes idées que les siennes, «défendre les valeurs qu'il tenait pour universelles».

Avec l'Escadrille "España" il n'a sans doute, pas gagné de batailles, mais par son geste physique et ses écrits, il a bougé des consciences et a suscité la fraternité entre les groupes de combattants.

Après de multiples missions, le 11 Février 1937, après le désastre de Málaga c'est la dernière mission de l'Escadrille, au cours de laquelle, l'unité de A. Malraux perd ses derniers appareils.

Il pense, comme à son habitude, à refléter cette expérience personnelle avec des mots, dans son roman, l'Espoir, achevé fin Septembre 1937, et publié le 18 Décembre 1937, chez Gallimard.

Mais, à nouveau, libre de combattre, il va chercher de l'aide financière, pour aider la cause de la République. Il s'engage, en tant que Ministre officieux de la Propagande et des Relations extérieures du Gouvernement Républicain, en Mars 1937, dans une série de Conférences, cinq semaines aux Etats-Unis et au Canada, où il récolte plusieurs dizaines de milliers de dollars.

Une autre façon d'aider la République, ce sera l'adaptation au cinéma de son roman, l'Espoir, aidé par des fonds donnés par le gouvernement de la République, inquiet par la politique de non-intervention.

Le film, Sierra de Teruel, rebaptisé l'Espoir, tourné à Barcelone presque dans sa totalité, (vingt-huit séquences sur trente-neuf avaient pu être tournées mais dans des conditions chaotiques), sera terminé en France, à cause de la prise de Barcelone par les troupes de Franco, en Janvier 1939.

Ce film, Prix Louis-Deluc en 1945, qui devait refléter uniquement le désarroi du peuple espagnol aux mains du fascisme, représenté par Hitler et

Mussolini lancés dans une aide frénétique afin de préparer la véritable guerre, qui adviendra tout de suite après la fin de la Guerre d'Espagne, émergera des contraintes du film de propagande.

Il transcende la notion de propagande. «L'ennemi n'est jamais représenté, mais seulement l'Ennemi, le destin. Malraux a prouvé qu'à l'écran aussi la plus éclatante affirmation politique n'allait pas sans une secrète interrogation spirituelle».

Mais sa tâche d'idéal, de lutte, ne s'achève pas dans l'immédiat. D'autres scènes l'attendent. Hitler envahit la Pologne. La Deuxième Guerre Mondiale vient d'éclater. Sous le nom de Colonel Berger, il va s'engager.

La guerre terminée, il va livrer de nouvelles batailles intellectuelles, qui vont culminer avec la charge de Ministre de la Culture sous la Présidence du Général de Gaulle.

Au-delà de la force et de la modernité de ces messages éparpillés dans sa lutte et dans ses écrits, il est de ceux qui prennent en charge l'injustice du monde. Personne n'a, avec plus d'éloquence, mieux défendu l'idéal de justice et de fraternité.

Pour cette raison, aujourd'hui, cet auteur si injustement oublié, mis de côté, devrait être étudié, réhabilité. En effet, en ces temps d'incertitudes, d'autoritarismes dissimulés, travesties, il faudrait rétablir sa pensée et divulguer son message.

Souhaitons que l'œuvre de A. Malraux, son engagement et sa lutte personnelle au service d'un idéal centralisé dans la lutte contre le fascisme en Espagne, soit un exemple à suivre, aujourd'hui, époque d'une bassesse de même envergure que celle annoncée par Pierre de Boisdeffre: «Aujourd'hui, je serais tenté d'y voir un des hauts témoignages portés sur la grandeur de l'homme à travers la bassesse d'une époque».

Malraux écrivait son sentiment d'une Europe dépassée:

«Europe, grand cimetière où ne dorment que des conquérants morts et dont la tristesse devient plus profonde en se parant de leurs noms illustres, tu laisses autour de moi qu'un horizon nu et le miroir qu'apporte le désespoir, vieux maître de solitude»

Il explique les causes de ce désespoir en tirant les leçons en Indochine. Écoutons ces mots écrits dans *L'Indochine Enchaînée*, qui résonnent à travers les années.

«Toutes les injustices, toutes les exactions, toutes les fariboles, qui ont transformé les provinces en royaumes...ont la même origine: certains groupes financiers et commerçants d'Indochine sont devenus plus puissants que le Gouvernement local »

Des mots toujours d'actualité qui détaillent un présent identique.

Souhaitons que son message d'espoir, retentisse au-delà des livres. Que cette belle définition de l'action politique se fasse réalité.

«Dans un univers qui est à mes yeux, comme vous le savez, un univers passablement absurde, il y a quelque chose qui n'est pas absurde, c'est ce que l'on peut faire pour les autres ». « Nous ne savons pas ressusciter les corps, mais nous commençons à savoir ressusciter les rêves» avez-vous écrit.

Que ce recueil d'articles à la gloire de A. Malraux, reconnaissant sa grande labeur en Espagne, en des temps difficiles et annonciateurs d'un tempête plus vaste dans toute l'Europe, soit le début d'une série d'études et d'analyses approfondies, révélatrices de la pensée, puisque «la lecture de Malraux est une des plus profitables qui soient, une de plus exaltantes pour l'intelligence et pour le cœur».

Sous l' écrivain, son plus grand chef-d'œuvre c'est la réflexion qui résulte de cette action; le sens profond de sa pensée focalisée sur l'homme. «(...) tenter de donner conscience aux hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux.»

Que le message de l'Espoir perdure encore dans le même pays qu'il a si bien défendu et propagé, dans le monde.

L'Espagne, en 1936, a eu une chance immense de recevoir un si illustre personnage, car il avait trouvé un terrain idéal pour combattre la sauvagerie de certains gouvernements, au détriment d'une population opprimée.

C'est cette leçon de courage et d'engagement que Pol Gaillard, ressentait l'importance de l'Espoir dans la vie de Malraux.

«L'Espoir est au centre de l'œuvre de Malraux, comme la guerre d'Espagne est au centre de sa vie. Le plus roman politique de notre littérature est aussi où son auteur s'exprime le plus fortement lui-même tel qu'il veut être, celui où il nous donne le mieux, en réponse à la «condition humaine», ses choix moraux décisifs, les «valeurs» qu'il entend conquérir».

Félix César Gutiérrez Viñayo

MONOGRÁFICO EN EL PRÓXIMO NÚMERO

Continuando la línea de nuestra revista en sus últimas ediciones, anunciamos el título del próximo monográfico, dedicado a la investigación en filología inglesa: "Eco-crítica".